

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)[136. Paris, Dimanche 16 septembre 1838, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

136. Paris, Dimanche 16 septembre 1838, Dorothée de Lieven à François Guizot

Auteurs : Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours du for intérieur](#), [Relation François-Dorothée \(Dispute\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1838 (4 août - 4 novembre)

Ce document est une réponse à :

[129. Val-Richer, Jeudi 13 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date1838-09-16

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit

- je vous ai cependant écrit.
- Vous n'avez pa eu de lettres

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1,

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 395-396, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites(Hennequin/XIXe siècle), IV/36-39

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

136. Paris, le 16 Septembre 1838, dimanche 11 heures

Vous n'avez pas eu de lettre ; cependant je vous ai écrit. Non pas le premier jour cela m'a été impossible, mon cœur, ma tête, ma main, tout s'y refusait. Mais je vous ai écrit hier, cette lettre est dans mon tiroir, elle y restera, car je vous ai dit tout ce que j'avais sur le cœur. Et vous m'avez appris à ne pas vous envoyer ces choses-là. Vous vous fâchez, vous me répondez, et je ne suis pas convaincue. Il ne me semble possible de nous entendre que de près. Vous m'avez rendue très malade, je me donne le plaisir de vous faire savoir cela. J'ai reçu une lettre de mon mari, je ne sais plus ce qu'il me dit, je sais seulement que vous ne venez pas, je ne sais plus autre chose et je ne pense pas vous offrir une autre manière de vous aimer que de perdre la tête de ce que cette année présente un tel contraste avec l'année dernière.

2 heures

Je rentre de l'église, je suis mieux. Un peu plus calme. J'y ai pensé à vous. Il m'a semblé que je devais tout vous dire, et je suis bien convaincue que je ne puis vous écrire qu'à cette condition. J'ai le cœur si plein, si plein, & vous ne me comprenez pas. Vous ne comprenez pas le mal que m'a fait votre N°129. Je l'ai lue, relue, étudiée, encore une fois, toutes ces pauvres raisons. La seule, pratique est celle que vous regardez comme la plus faible. J'ai disposé du préfet & de M. Duvergier de Hauranne. Votre mère, vos enfants sûrement ils n'aiment pas à vous voir partir, mais quelques jours ! Vous l'avez bien fait l'année dernière. Et puis vous n'êtes pas obligé de dire pourquoi vous venez, vous m'avez souvent répété que vous conserviez votre parfaite liberté d'actions. Je ne me range qu'à la dernière raison et celle-là m'afflige au delà de ce que je puis vous exprimer. Je ne puis donc rien. Est-ce les moyens de venir ? Le temps que cela vous prend et que vous enlèveriez à votre travail ? Mais ce temps pourrait être abrégée. Je vous aurais vu ; et vous voir, vous entendre, me faire entendre de vous, voilà ce qui m'eût comblée, voilà ce que j'attendais, et il m'est impossible de vous rendre l'impression qu'a fait sur moi l'annonce que je ne vous verrais pas. Il m'a semblé que le monde finissait pour moi. J'ai pleuré, je pleure encore, je pleurerai toujours.

Dimanche midi

Je vais à l'église demander à Dieu de remettre ma pauvre tête ! Je vous écris tous les jours, mais je ne vous enverrai ma lettre que si vous me l'ordonnez et n'ordonnez pas légèrement car mon cœur est tout entier dans cette lettre. Je vous en ai écrit trois ce matin que j'ai déchirées. Peut être ferai je le même usage de ce

billet. Je n'en sais rien. Je ne sais plus rien, sinon que vous ne venez pas.

Citer cette page

Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857), 136. Paris, Dimanche 16 septembre 1838, Dorothee de Lieven à François Guizot, 1838-09-16

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 24/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1533>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreDimanche 16 septembre 1838

Heure11 heures

DestinataireGuizot, François (1787-1874)

Lieu de destinationVal-Richer

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionParis (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

Paris le 16 Septembre 1838. Dimanche.

H. Heum.

Vous m'avez par une lettre ; je vous ai
 répondu tout de suite. non par le premier jour
 cela m'a été impossible, mon frère, ma
 tante, ma mère, tout s'y refusait. mais
 je vous ai écrit hier, cette lettre est dans
 mon tiroir, elle y restera, car je vous l'ai
 dit tout ce que j'avais sur le cœur. et
 vous m'avez appris à me par vous-même
 un bon cœur. Vous m'avez fait, vous m'avez
 répondu, et je m'en par convenance.
 il me semble possible de vous entendre
 par de près. Vous m'avez rendu très
 malade, je me donne le plaisir de vous
 faire savoir cela. j'ai reçu une lettre
 de mon père, je ne sais plus ce qu'il
 me dit, je sais seulement que vous m'avez
 vu par, je ne sais plus autre chose
 et je ne puis par vous offrir une autre

manière de vous accuser qu'on perd la tête
de ce qui n'est aucun effacement, un tel contact
avec l'année dernière.

2. L'homme. Je n'ai pas de l'effort, je n'en
ai pas, un peu plus calme. j'y ai pensé
à vous. il n'a rien de plus que j'ai dû tout
vous dire, et je suis bien convaincu que
je ne puis vous le dire qu'à cette condition.
j'ai le cœur si plein, si plein, et vous
ne pouvez pas. Vous ne pouvez pas
par le mal que m'a fait votre n. 129. j'ai
été, été, étudié, l'homme un jour, toutes
les raisons. la seule, pratique,
et toutes les raisons regardant comme la plus
forte. j'ai disposé de moi-même et de M. D.
d'Hausman. Votre cœur, vos raisons, non.
mais ils n'ont pas à vous en faire
mais quelques jours. Vous l'avez bien fait
l'année dernière. et puis vous n'êtes pas
obligé de dire pourquoi vous n'avez, vous

ni d'aucun sentiment répété par vos concitoyens
notre parfaite liberté d'action. j'ai eu
raison j'ai la dernière raison et celle-là
est affligée au delà de ce que j'ai pu vous
exprimer. j'ai pu dire rien! et les
moyens de venir? le temps pour cela vous
prend? et pour vous encourager à votre travail?
mais ce temps pourrait être abrégé. j'ai
aura vu; et vous voir, vous entendre,
me faire entendre de vous, voilà ce qui m'est
oublié, voilà ce que j'attendais, et il m'est
impossible de vous rendre l'impression
qui a fait mes vœux l'accomplir pour j'ai
venez par; il m'a semblé que le monde
traversait pour moi. j'ai pleuré, j'ai
pleuré encore, j'ai pleurerai toujours

Drumant uidi

396

J'irai à l'Église demander
à Dieu de remettre mes
pauvres têtes. J'irai
lire tous les jours, mais
je ne vous enverrai ma
lettre que si vous me
l'ordonnez. et si l'ordonnez
par légèreté ce sera
comme un tout entier dans
votre lettre. J'irai en
ai écrit trois à matin

qui ai déchiré - peut
être t'en ai je le même
usage de billets - je n'en
sais rien - je ne sais
plus rien, dis-moi qu'en
tu en as par.